

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficiência visuelle et le
studio typographies.fr

LA LÉGENDE DES QUATRE

LE CLAN DES SERPENTS

De la même autrice chez Voir de Près,
éditions en grands caractères :

La Légende des Quatre

1. Le Clan des loups

2. Le Clan des tigres

CASSANDRA O'DONNELL

LA LÉGENDE DES QUATRE

3. LE CLAN DES SERPENTS



VOIR DE PRÈS

Au fil du temps, les humains avaient peu à peu fini par oublier la peur que les bêtes leur inspiraient. Les Yokais n'étaient plus au centre de leurs préoccupations et ils avaient oublié que le sol qui les nourrissait, l'air qu'ils respiraient, l'eau qu'ils buvaient n'appartenaient pas aux bipèdes mais à toutes les créatures vivantes. Ils avaient oublié que la créatrice de vie, celle qui leur avait donné naissance, avait désavoué sa progéniture et qu'elle les avait punis. Ils avaient oublié qu'ils n'étaient plus les prédateurs les plus dangereux de ce monde...

1



Le jour était levé depuis de nombreuses heures lorsque le chariot était entré sur les terres frontalières qui longeaient le territoire des loups. Le cœur battant, la gorge sèche, les yeux scrutant avec anxiété le chemin qui défilait sous les sabots des chevaux, les occupants du chariot avaient roulé depuis, sans faire de halte ni prendre le moindre repos.

– Tu entends ces hurlements ? demanda Ronan, le regard braqué sur

la forêt qui se dessinait au loin, trop proches, nous sommes trop proches...

— Tiens, bois un coup, ça te détendra, affirma Bert, son compagnon de voyage, un petit homme au front dégarni et aux joues creuses, en lui tendant sa gourde de vin.

Ronan prit la gourde et but une gorgée sans relâcher son attention. Il avait de bonnes raisons d'être inquiet. La semaine précédente, les Yokais avaient attaqué tous les villages situés à proximité de leurs terres et on racontait qu'ils venaient à présent de s'emparer de la petite ville de Tedeskah.

— Je savais que ça finirait mal ! On leur avait dit qu'il fallait être complètement fou pour défier les bêtes, mais penses-tu qu'ils nous ont écoutés ? Non, non, bien sûr que non, pourquoi l'auraient-ils fait ? Après tout, on n'est

que des frontaliens ! grogna Ronan dans sa barbe.

– Ces gens n’ont même jamais croisé un Taïgan ou un Serpaï de leur vie, alors comment voulais-tu qu’ils comprennent ? soupira Bert.

Non, ceux qui habitaient les grandes cités n’avaient pas compris. Ils n’avaient pas écouté les frontaliens, les habitants qui résidaient dans les villages situés aux limites des terres Yokaïs, quand ils leur avaient expliqué à quel point les bêtes étaient puissantes et dangereuses. Et à présent, il était trop tard. « Petite colline », « Grande prairie », « Terre fertile », « Grand bosquet » et tous les autres bourgs frontaliens avaient disparu...

– Ne leur cherche pas d’excuse, on les avait avertis du danger ! On leur avait dit ce qui allait se passer ! C’est

leur faute ! Tu n'étais pas là, mais moi j'ai vu, j'ai vu les cadavres mutilés de ces pauvres gens, j'ai vu les mères regarder en hurlant les bêtes dévorer leurs enfants !

Le ton de Ronan était si amer qu'il pouvait pratiquement sentir un goût acide lui brûler la langue. Caché en haut d'un arbre, il avait miraculeusement échappé au massacre de « Grande prairie », mais les scènes atroces auxquelles il avait assisté hantaient chacune de ses nuits et il se réveillait tous les matins en tremblant, le front couvert de sueur et des larmes coulant sur ses joues.

– Chut ! Parle moins fort, les petits vont t'entendre ! grommela Bert en tournant la tête vers la fillette et le petit garçon qui dormaient à l'arrière du chariot.

Fronçant les sourcils, Ronan jeta un coup d'œil discret aux deux petits puis haussa les épaules :

– Qu'est-ce que tu t'imagines ? Ils savent parfaitement de quoi je parle, je te rappelle qu'ils étaient là eux aussi !

Après que les bêtes eurent quitté « Grande prairie », Ronan avait chevauché jusqu'aux bourgs voisins afin d'alerter les habitants, mais il était à chaque fois arrivé trop tard pour sauver qui que ce soit. Du moins c'était ce qu'il croyait, jusqu'à ce qu'il découvre, dans une ferme de « Grand bosquet », deux jeunes enfants judicieusement dissimulés dans un tas de fumier.

– Mais ils étaient cachés, ils n'ont rien vu, et moi non plus, grommela Bert.

– Heureux homme, soupira Ronan, le regard hanté.

Heureux ? Oui, Bert l'était encore il y a peu, quand il parcourait les routes et voyageait de village en village pour vendre ses couteaux et ses autres babioles aux frontaliers. Il aimait cette vie, oui, cette vie libre, sans maison ni attaches, et c'était même probablement ce qui l'avait sauvé : quand les bêtes avaient attaqué « Grande prairie », il était tranquillement en train de camper dans un endroit isolé le long d'une rivière et de déguster un poisson qu'il venait juste de pêcher...

Il haussa les épaules.

– Tu sais, les souvenirs, même les plus mauvais, finissent toujours par s'estomper...

– Et la haine ?

– Tu veux la vérité ? Peu importe ce que tu fais ou ce que tu éprouves, la vie continue. Et c'est ça le plus ter-

rible. Elle se fiche que tu sois dévasté, furieux ou malheureux, elle continue et tu dois en faire autant. Non seulement pour toi mais aussi pour ces enfants dont tu as la charge à présent.

Ronan tourna la tête vers les deux enfants qui continuaient à dormir et sourit.

– Dont « J'AI » la charge ? Dont « NOUS » avons la charge, tu veux dire ?

Le colporteur lui retourna son sourire. Il était tombé sur Ronan et les deux enfants par hasard, près de la rivière, alors qu'il ignorait encore tout du drame qui venait de se dérouler. Au début, il avait refusé d'y croire, de croire Ronan, et puis il avait bien fallu qu'il se rende à l'évidence : il avait tout perdu. Ses amis villageois, son commerce, son existence tranquille... Alors

quand Ronan lui avait proposé de l'accompagner, il s'était dit qu'il n'avait rien à perdre et ils ne s'étaient plus quittés depuis.

– Si j'avais voulu fonder une famille, j'aurais choisi une jolie fille pour compagne et pas un gros barbu.

Ronan se mit à rire puis opina d'un air songeur. Lui non plus n'avait ni femme ni enfants ni famille et pour la première fois de sa vie, il n'en éprouvait aucun regret.

– Tu as vu ça ? s'exclama soudain Bert en fixant d'un regard anxieux l'un des bosquets touffus qui longeaient la route.

– Vu quoi ? demanda Ronan en attrapant prestement son fusil.

– Quelque chose qui a bougé, là-bas !
Ronan pointa son arme vers l'endroit que lui indiquait Bert puis s'esclaffa.

– C'est un cerf, fit-il en voyant la tête de l'animal dépasser de la végétation.

Bert poussa un soupir de soulagement puis saisit sa gourde d'une main tremblante.

– Ce n'était pas une si bonne idée que ça, après tout, lâcha-t-il après avoir bu une grande rasade de vin.

– De quoi parles-tu ?

– Je parle de ce voyage ! Et si on rentrait ?

– Tu veux qu'on rentre où ? Il ne reste plus rien, Bert, plus rien du tout.

Bert prit un temps de réflexion avant de suggérer d'un ton hésitant :

– On pourrait aller en ville... Là-bas, ils ont des armes et...

Ronan le toisa avec un ricanement moqueur.

– « Des armes » ? Bon sang, tu connais les Yokais aussi bien que moi,